

UN ENSEIGNEMENT DE L'ÉTHIQUE INDIVIDUELLE

par Marc Piévic

La Fondation Ostad Elahi a placé au cœur de sa vocation la réflexion sur l'éthique individuelle. Avant d'indiquer les raisons qui ont conduit un groupe de travail de la Fondation à produire un enseignement intitulé *l'Éthique individuelle dans les organisations* et à en mentionner les grands axes, il est tout d'abord nécessaire de clarifier ce qui est entendu par *éthique individuelle* au sens de ce groupe de travail.

L'éthique individuelle

Telle qu'elle a été envisagée dans ce cadre, l'éthique individuelle est la science pratique de la conduite de la vie humaine dont la finalité est le développement par chacun de son humanité véritable. Elle consiste en la mise en application par l'individu, dans les différentes sphères de son existence, des principes éthiques qui constituent le fond commun de toutes les traditions morales et religieuses.

Elle s'apparente à une science dans la mesure où elle s'appuie sur l'observation et l'expérimentation des relations de causalité pour dégager les conditions objectives et universelles de certains phénomènes – en l'occurrence, le perfectionnement du soi, le développement des vertus.

Elle est une pratique dans la mesure où elle nécessite d'être mise en œuvre au contact des autres, de manière réfléchie et constante. C'est de cette façon que l'éthique s'enracine dans l'individu à des niveaux de compréhension croissants et que la pratique le change en profondeur, jusqu'à lui faire toucher son humanité véritable.

En tant que pratique, l'éthique individuelle ne définit pas seulement un point de vue, un souci et une exigence mais également l'ensemble des opérations concrètes par lesquelles un individu se dispose activement à adopter ce point de vue, à cultiver ce souci, à nourrir cette exigence. Les actes et comportements dans lesquels elle se traduit s'inscrivent dans un processus permanent d'auto-évaluation, dans la perspective d'un perfectionnement qui ne prétend pas produire à l'instant *t* le meilleur acte possible mais qui, nourri de l'expérience acquise, tend à accroître la qualité des intentions posées et l'efficacité des moyens pour réaliser ces intentions. Sur le moyen et long terme, ce processus de perfectionnement, bien que mettant en jeu des paramètres nombreux, subtils et évolutifs, fait émerger, pour l'observateur attentif, des conditions opératoires de la pratique, des relations de cause à effet, des invariants. C'est ce qui rapproche l'éthique individuelle du genre de démarche adopté dans les sciences expérimentales.

Par ailleurs, tout individuelle qu'elle est, la pratique de l'éthique ne peut, à l'évidence, être que pensée et travaillée dans l'horizon de la relation interindividuelle et, plus précisément encore, dans la perspective d'un rapport à autrui non égocentrique dont on peut rappeler le caractère essentiel : au fondement de la notion de justice, il est aussi une condition de la paix sociale, de l'expression de la liberté individuelle, un moyen effectif de connaissance de soi (l'autre miroir de soi) et du monde (l'autre médiateur de savoir et transmetteur d'expérience) et donc du développement de son champ d'attention et de conscience, le remède contre l'impasse éthique du solipsisme, etc.

Concrètement, ce rapport non égocentrique à autrui, à la base de la pratique de l'éthique, s'exprime à travers « le souci de l'autre », ce qui revient à chercher à se mettre à sa place, c'est-à-dire, à saisir d'où il nous parle et d'où il agit pour mieux appréhender le comportement bon et/ou juste à son égard. Ce souci revient à l'application de ce qu'on appelle la « règle d'or » de l'éthique (ou règle de la réciprocité), à savoir souhaiter et vouloir pour autrui tout le bien que l'on souhaite et veut pour soi-même, rejeter pour autrui le mal que l'on rejette pour soi-même et agir dans l'intérêt légitime d'autrui comme on agit dans son propre intérêt légitime.

On l'aura compris, l'éthique individuelle telle qu'elle est envisagée ici n'est réductible à aucun des courants identifiés de la philosophie morale ; elle leur est en réalité transversale. Si l'idée de pratique et de développement d'*habitus* lui confère une affinité avec ce qu'il est convenu d'appeler l'éthique des vertus, elle est tout autant – parce qu'elle s'accomplit avec et pour les autres, au cœur de la complexité des relations sociales et familiales – une éthique de l'action juste et bonne, une éthique du devoir ou éthique déontologique ; enfin c'est une éthique qui ne fait pas non plus l'impasse d'une estimation des conséquences possibles de nos actes, sur le plan collectif aussi bien qu'individuel. En ce sens, elle est donc aussi, profondément, une éthique de la responsabilité.

Quand on se pose régulièrement la question « quel est mon devoir humain dans telle situation ? », que l'on cherche à agir de manière désintéressée en se mettant à la place des autres, tout en tenant compte du contexte dans lequel on se trouve, on est au cœur de la vie éthique, dans toute sa diversité, sa difficulté, sa subtilité, une vie éthique qui ne se réduit pas à l'application de principes issus d'un courant philosophique particulier, nécessairement réductrice, mais qui en appelle en nous au sentiment d'humanité comme à la rigueur rationnelle, à l'éducation de la conscience en même temps qu'au registre apparemment plus spontané des émotions morales, ou encore à l'intuition, à la créativité et à l'esprit de finesse.

Constats à la base de l'élaboration du cours

Évoquons à présent la manière dont s'est élaboré l'enseignement intitulé *l'Éthique individuelle dans les organisations*. Ce cours est donné depuis plusieurs années au Conservatoire National des Arts et Métiers (CNAM) dans un Master 2 en Gestion de la qualité globale et du développement durable, et il

est délivré depuis sous des formes apparentées dans plusieurs structures d'enseignement supérieur. À l'initiative de ce cours se trouvent des enseignants (philosophie, gestion, droit) et d'anciens cadres d'entreprise. Sous l'égide de la Fondation, ils ont formé un groupe de réflexion sur l'éthique individuelle dans les organisations et, à partir de la confrontation de leurs réflexions et de leur expérience professionnelle, plusieurs constats ont émergé.

Tout d'abord, l'éthique individuelle, telle que précisée précédemment, est un facteur-clé de l'épanouissement professionnel¹ – à ne pas confondre évidemment avec la visée d'une carrière professionnelle qui conduit parfois à mettre l'éthique de côté et ne contribue pas nécessairement à cet épanouissement. Ainsi, par l'effet répété de la bienveillance, de la fiabilité et de l'honnêteté de ses actes et de ses paroles, en tenant bien entendu compte des contextes particuliers dans lesquels on se trouve (car l'éthique, faut-il le préciser, n'a rien à voir avec l'angélisme), on finit par susciter le respect et la confiance de son entourage, ce qui, globalement, produit des chaînes de réactions positives. Des études de plus en plus nombreuses en psychologie montrent de manière flagrante les bénéfices individuels et collectifs liés à la pratique régulière, quotidienne, de certaines vertus comme la gratitude ou la bonté, sur la santé psychique et physique².

De plus, l'engagement éthique se traduisant fondamentalement par une réflexion soutenue sur le sens et les modalités de son action au sein de son environnement, il conduit progressivement à une plus grande capacité d'identification et de maîtrise de ses émotions, en particulier celles – souvent sous une forme ou une autre de peur déstructurante – générant des états de stress qui détériorent la relation à soi-même et aux autres. Le recul sur soi et sur l'emprise des circonstances nocives qui accompagne cette évolution est donc un élément pertinent de mieux-être, particulièrement dans un univers professionnel dont on déplore fréquemment les risques psycho-sociaux qu'il induit.

Pourtant, second constat, l'éthique individuelle est sans doute l'un des rares domaines pour lesquels il n'existe pas ou peu de cursus d'apprentissage en tant que tel. Les enseignements en éthique qui sont dispensés dans la plupart des cursus universitaires, notamment en gestion, pour indispensables qu'ils soient, sont essentiellement de l'ordre de la réflexion sur d'autres aspects de l'éthique, plus normatifs ou privilégiant la prise de décision dans des situations ponctuelles.

Connaître mais plus encore construire en soi les vertus, autrement dit, les qualités véritablement humaines, connaître mais plus encore apprendre à maîtriser les pulsions égotiques, responsables de tant de nuisances et de dysfonctionnements individuels et collectifs, n'est pas la visée de nombreux enseignements aujourd'hui. Il s'y attache sans doute des raisons liées entre autres à la séparation entre la sphère privée, à laquelle ressortit cette part de l'éducation à l'humanisme, et la sphère publique ;

¹ De manière large, on pourrait définir cet épanouissement professionnel comme un état de bien-être lié à la satisfaction de ses besoins et aspirations fondamentaux au sein d'un environnement professionnel.

² Par ex., J. Lecomte, *La Bonté humaine. Altruisme, empathie, générosité*, Odile Jacob, 2012.

mais aussi probablement à des questions de méthode. La suite de ce texte nous donnera l'occasion d'y revenir. Quoi qu'il en soit, la question de savoir où et comment permettre à *chacun* de s'engager dans le « développement durable » de sa propre humanité, prenant en compte la dimension évolutive du discernement éthique, cette question là, il nous semble, demeure.

Or, le sentiment partagé par le groupe de travail est que si l'on n'est pas fortement engagé dans une pratique personnelle de l'éthique, si on n'acquiert pas le souci réel des autres, jusqu'à être capable de mettre de côté son propre intérêt au bénéfice de l'intérêt d'autrui ou d'un intérêt général, il y a des risques non négligeables que nos décisions soient productrices de nuisances plus ou moins manifestes, notamment en imposant à d'autres ce que l'on ne souhaiterait pas voir appliquer à soi-même. Chacun peut trouver de multiples illustrations du fait que la bonne gouvernance est souvent rendue difficile en raison du manque de capacité, voire de volonté de certaines parties prenantes à prendre en considération les points de vue et intérêts d'autres parties prenantes.

Le troisième constat est un corollaire des deux premiers : on s'interroge généralement peu sur l'enjeu éthique, pour soi-même et pour son entourage, des situations quotidiennes que présente la vie professionnelle. Par exemple, ai-je conscience des effets que produit sur moi et sur les autres, le fait de m'adresser de manière incorrecte à mes collègues : par le mépris, par la moquerie, par la médisance, l'agressivité ou la simple indifférence ?

Une expérience personnelle, parmi d'autres, vécue alors que j'étais jeune cadre dans une filiale d'une société de service fut à ce titre édifiante pour moi : deux chefs de secteur commercial éprouvaient l'un pour l'autre un mépris tel qu'à force de rétention d'information, de dénigrement, de sabotage d'actions communes, etc., cela eut un impact important sur la démotivation de leur équipe, sur la chute des résultats de la filiale et la santé financière de celle-ci ; jusqu'à ce que les deux protagonistes comprennent, lors d'une tentative de réconciliation par un autre chef de secteur, que leur inimitié étaient fondée sur une série de malentendus, ce qui permit de les refaire travailler ensemble en confiance et de relancer la dynamique commerciale.

Objectif du cours et approche pédagogique

C'est à partir de ces constats que l'idée du cours a germé et que celui-ci a été élaboré sur la base de sept modules de trois heures. Son objectif était, et demeure, d'accroître le *potentiel éthique* des comportements et décisions dans le cadre professionnel. Non pas, on l'aura saisi, par la seule application plus ou moins comprise et acceptée de normes générales d'évaluation et de comportement, mais par une invitation à développer pour soi-même une plus grande conscience de ses actes, des intentions qui les sous-tendent et de leurs conséquences potentielles. Il va de soi que les *capacités éthiques* qu'il s'agit d'acquérir se traduisent dans un savoir, un savoir-faire et un savoir-être profondément relatifs à la personnalité de chacun, et se doivent d'être mises à l'épreuve, évaluées et

affinées au contact de la multiplicité des situations de la vie sociale. Il est donc clair que quelques modules ne peuvent que constituer des prolégomènes à une pratique de l'éthique et, au mieux, donner l'impulsion qui permettra ensuite aux étudiants qui le souhaitent d'approfondir la démarche de manière plus autonome.

Un principe évident est à la base de l'approche pédagogique de cet enseignement : il n'y a pas d'un côté les enseignants-praticiens à l'éthique irréprochable, et de l'autre des étudiants qui ont tout à apprendre en matière d'éthique, ou dont il s'agit de corriger le comportement. Cette perspective est totalement évacuée par les enseignants et cela est exprimé dès la première séance.

Il va en effet de soi que chaque étudiant dispose d'une expérience de la vie éthique manifeste dans un certain type d'intentions, de sentiments, de convictions, de raisonnements, de choix, d'actes, etc. Cette diversité de perspectives individuelles exprime la richesse des modalités singulières du rapport à l'éthique ; elle doit être non seulement respectée mais mise en œuvre à travers le dialogue, invitant chacun à dépasser le caractère unilatéral et dogmatique de son propre point de vue. Il est rare cependant que cette dimension éthique de la vie soit l'objet d'une attention soutenue, rare qu'elle soit un objet d'analyse et de réflexion approfondie. Force est de constater que le matériau de l'expérience éthique est la plupart du temps assez intuitif, flou et fragmentaire. La difficulté principale en la matière est moins le dogmatisme que l'indifférence ou l'insensibilité à l'égard de certaines dimensions de l'expérience individuelle, littéralement reléguées à la périphérie du champ d'attention de la personne.

C'est donc une part, même infime et encore mal dégrossie, de ce vécu éthique qu'il s'agit tout d'abord de faire émerger puis de verbaliser, à l'écrit ou à l'oral pour ceux qui le souhaitent. Cet exercice est déjà en soi très instructif pour les deux parties : les étudiants se rendent compte de la difficulté à formaliser ne serait-ce qu'une seule expérience d'éthique individuelle – identification et interprétation de la situation et de l'enjeu éthique sous-jacent, vocabulaire et formulations appropriées à l'expression d'états en partie subjectifs, non-exhaustivité de l'information disponible, pourtant nécessaire pour évaluer ou porter un jugement, part de « reconstruction » de l'expérience, etc. ; Quant aux enseignants, ils peuvent s'appuyer sur les premières narrations pour commencer à aider les étudiants à organiser et structurer le matériau brut de leur expérience et c'est en cela que consistent principalement leur rôle et l'approche pédagogique.

À travers la narration et l'analyse de cas vécus, les retours d'expérience en groupe et les éclairages conceptuels que la philosophie et la psychologie sont à même d'apporter, les étudiants prennent peu à peu conscience que de véritables processus sont à l'œuvre dans l'agir éthique ou non éthique : des processus surtout internes (états de conscience, affects, modes réflexifs, effets sur soi, etc.) et des processus externes (effets sur les autres et le milieu, etc.). L'avantage d'une structure de formation continue telle que le CNAM est que les étudiants sont plongés dans la vie professionnelle, ou bien l'ont été récemment, et qu'ils sont donc à même de donner corps à certains de ces processus en les

expérimentant *in situ*. Ils peuvent ainsi s'assurer de leur pertinence ou les remettre en question et en débat, de manière à affiner l'expression des modalités d'une pratique de l'éthique qui se joue dans la complexité et la subtilité de ses paramètres. Cette expérimentation dans la réalité concrète de principes qui touchent à des dimensions profondes de l'homme, associée d'une part à l'absence de tout jugement moral porté par les enseignants sur les cas relatés, et d'autre part à la diversité du profil de ces mêmes enseignants, participe sans doute de l'intérêt manifeste porté à ce cours par les étudiants.

Contenu des modules

Les modules abordent des thématiques variées et complémentaires : « De la nécessité d'une éthique individuelle », « Les effets de nos actes », « L'éthique individuelle comme pratique », « La place de l'autre dans la pratique de l'éthique », « Formalisation de la pratique », « Des modèles opérationnels du soi », « La pratique du courage ».

De nombreuses questions sont abordées, générales ou particulières, et illustrées autant que possible : qu'est-ce qui permet de qualifier un problème, de problème d'ordre éthique ? Comment repérer dans l'entreprise des situations courantes qui posent des problèmes de l'ordre de l'éthique individuelle ? Pourquoi et comment développer son éthique dans des milieux qui souvent n'apparaissent pas très éthiques ? En quoi le fait de se demander *quelle personne je souhaite être et devenir* est-il crucial ? Quelles sont les intentions, ou finalités, qui sous-tendent mes actes ? Quels sont les moyens par lesquels j'agis ? Quelles sont les conséquences possibles ou effectives de mes actes ? Comment trouver la volonté de mettre en œuvre au quotidien des principes éthiques qui requièrent souvent une énergie et une intelligence pratique rarement innée ? Quels sont les freins à la pratique de l'éthique et comment les contrer ? Quels sont les enjeux de cette pratique en termes de transformation de soi et du milieu ? Etc.

Il est intéressant de s'attarder quelque peu sur cette idée de transformation de soi qui est le fil conducteur des différentes séances. Comment parvenir à une certaine maîtrise de la transformation de notre propre intériorité, à accroître notre conscience de nous-mêmes et des autres, à épanouir par ce moyen notre humanité ?

Un peu d'attention portée à ce qui se passe en nous-mêmes lorsqu'on interagit avec autrui permet à chacun de faire l'expérience d'un conflit intérieur, plus ou moins manifeste selon les paramètres de la situation et sa conscience des choses. Ce conflit intérieur s'établit entre, d'une part de puissantes forces instinctives qui nous incitent à donner libre cours aux excès de notre ego – égoïsme exclusif, orgueil, désir de domination d'autrui, besoin excessif de reconnaissance, indifférence... les manifestations de l'ego sont protéiformes – et d'autre part des aspirations à s'élever humainement, à tenir compte de l'intérêt d'autrui dans nos comportements et décisions, à faire œuvre de bienveillance, de générosité, d'altruisme, de patience, de tolérance, de justesse dans l'interaction, etc.

C'est précisément au niveau de la gestion de ce conflit intérieur, manifesté dans le quotidien sous les formes les plus diverses, que se joue la scène de notre propre humanisation. Ainsi, à chaque fois que ces conflits se présentent à notre conscience et que nous choisissons d'agir dans le sens de l'éthique, c'est comme si notre soi se nourrissait et progressait d'un degré vers sa maturation. Or, les forces de l'ego résistent aux aspirations à s'élever, de sorte que si, au moment d'un choix qui, le plus souvent, est lui-même fugace et à peine thématiqué, on n'est pas dans une démarche éthique consciente, volontaire, ces forces de l'ego prendront le dessus ou nous feront incliner dans leur direction en manipulant notre raison pour... leur donner raison, contribuant, à terme, à l'érosion, lente mais progressive, d'une part de notre humanité.

Dans cette perspective, s'humaniser ne consiste donc pas à se lancer des défis homériques, à faire des actes héroïques, dont l'opportunité n'est de toute façon pas si fréquente dans le quotidien. Pour se concrétiser et se développer en habitudes et en vertus, nos aspirations nobles nécessitent en revanche, à chaque petite occasion, une attention plus grande à autrui et à ce qui se passe en soi ; elles exigent de nous des actes de volonté répétés et s'appuient sur l'usage inlassable de notre discernement. Ce sont justement là les éléments constitutifs de la pratique de l'éthique.

Phase d'expérimentation

Un enseignement de l'éthique individuelle se montrerait très incomplet s'il se contentait d'en rester à une phase de réflexion, aussi approfondie soit-elle, sans entrer dans l'expérimentation concrète. C'est pourquoi, entre deux séances, un travail d'application est donné aux étudiants afin qu'ils mettent en pratique l'un des concepts abordés en cours. À titre d'exemple, à la suite de la séance intitulée « les effets de nos actes », il leur est proposé de :

- Chaque jour, relever une action, une décision, une parole, une attitude ou une pensée qu'ils ont eue au dans la journée dans leur milieu professionnel ;
- Lister les effets potentiels de cet acte, en termes d'effet immédiat (réaction), effet collatéral (sur les autres), effet d'enchaînement et d'effet substantiel (sur soi-même).

Bien entendu, le cours a préalablement développé les concepts d'effet immédiat, d'effet collatéral, d'effet d'enchaînement et d'effet substantiel.

Ce travail pratique donne lieu à un compte rendu qui propose de réfléchir aux questions suivantes. Quels sont les effets apparents de ce travail sur soi, sur les autres ? Quelles évolutions observées ? Quels apprentissages réalisés ? Quelles réflexions suscitées ? Quelles interrogations soulevées ?

L'objectif de ces exercices d'application est multiple :

- aiguïser la conscience des enjeux éthiques du quotidien ;

- suggérer des modes d'accès concrets à la pratique éthique ;
- formaliser les observations et les expériences vécues, ce qui permet de catalyser les prises de conscience, de structurer les résultats ;
- donner les bases d'un développement autonome de la pratique : mise en place de stratégies, auto analyse, motivation sur le long terme, etc.

Évaluation de l'enseignement

Un tel enseignement ne peut se satisfaire d'une évaluation classique fondée sur la sanction d'un examen ou d'un contrôle continu. Quand bien même des étudiants (entre 15 et 40 selon les structures) acceptent de bon gré de faire un travail réflexif sur leur propre éthique au sein de l'entreprise, il ne paraît pas souhaitable de porter un jugement, et encore moins une note, sur la compréhension ou la mise en œuvre concrète d'un enseignement par essence lié à une pratique très personnelle et sensible ; qui plus est en ne voyant ces étudiants que quelques heures pendant quelques semaines, lorsque la pratique de l'éthique, on l'a dit, est un engagement sur le moyen et le long terme.

Dans les circonstances du cours, des critères d'évaluation objectifs et pertinents de la pratique paraissent d'ailleurs très difficiles à déterminer. Tout d'abord, les enseignants ne sauraient évaluer que les narrations, écrites ou orales, des étudiants, plus ou moins fiables même si sincères, au sujet de leur pratique, et non les pratiques elles-mêmes. Plus fondamentalement encore, entrer plus profondément dans l'éthique, dans sa compréhension et sa pratique, ne participe pas d'un concours, d'un niveau à atteindre en temps limité. L'évolution éventuellement suscitée par l'enseignement reste de l'ordre de l'intime et parfois de l'informulable. Même si elle doit finir par se traduire par exemple dans des comportements « à caractère éthique », ou par une amélioration perceptible de la qualité de ses relations, l'idée que l'on se fait de sa propre évolution est toujours susceptible d'une récupération par l'ego³, surtout dans le partage d'expérience ou d'analyse avec autrui. Les changements observés constituent certes des points de repère pour l'étudiant, mais nulle instance extérieure n'est en mesure de juger précisément de ce qui se passe dans le for intérieur et tout jugement de l'extérieur sur les effets apparents des changements internes risque d'être approximatif, sujet à interprétation et même à caution. Cristalliser ces jugements sous la forme d'une note n'aurait aucun sens et pourrait même se montrer contreproductif dans la motivation de l'étudiant à poursuivre par lui-même le chemin engagé.

La participation orale pendant le cours ne saurait non plus être un critère valable d'évaluation car ceux qui ont l'expression facile seraient avantagés alors qu'en matière d'éthique, le défaut d'expression ne peut être assimilé ni à une incompréhension des enjeux de la pratique ni, encore moins, à l'absence de mise en œuvre.

³La Rochefoucauld en a laissé une remarquable description, dans ce qui fut la première de ses célèbres Maximes de la première édition de 1665 mais qu'il supprima dès la seconde en 1666.

Mais surtout, l'éthique individuelle, pour pouvoir être perçue et vécue dans toute sa noblesse, doit être une discipline fondée essentiellement sur la compréhension et la mise en application volontaire, en toute liberté de conscience, des principes qui la composent. L'effort qu'elle suscite doit émaner d'une décision personnelle prise à la suite d'une réflexion et d'une compréhension réelle du bien-fondé des principes à appliquer. C'est pourquoi l'étudiant doit rester libre et maître de la forme et du degré de son engagement. C'est à lui de comprendre qu'il en sera le premier bénéficiaire, à la mesure entre autre de la sincérité de cet engagement⁴.

Disons-le clairement, aucune méthode d'évaluation de l'enseignement ne semble pouvoir se montrer véritablement satisfaisante. De ce fait, il est, dans l'idéal, préférable que cet enseignement soit facultatif et que l'inscription et la participation se fassent sur la base du volontariat. Ce qui doit déterminer son succès, c'est sa valeur intrinsèque et l'intérêt que les étudiants lui auront porté et qu'ils se chargeront naturellement de faire savoir au sein de la structure à laquelle ils appartiennent, légitimant ainsi sa reconduction. Ceci étant posé, le risque auquel s'expose un tel module facultatif est de ne pas susciter une implication suffisante de la part des étudiants, et par conséquent de ne pas leur permettre de prendre la pleine mesure des enjeux évoqués.

Que faire dès lors si cet enseignement s'inscrit dans un cursus tel celui du Master du CNAM, où l'évaluation est obligatoire en vue de l'obtention du diplôme ? En accord avec les responsables du Master, il a été décidé d'élaborer cette évaluation sur deux critères ne faisant intervenir aucun jugement de valeur sur la pratique de l'éthique des étudiants : la présence aux séances (50%) et le respect des consignes données sur un compte-rendu de pratique (50%).

Deux mots sur l'évaluation de l'enseignement par les étudiants : elle s'avère globalement très favorable, beaucoup n'hésitant pas à déclarer qu'il devrait être systématisé dans tous les programmes d'étude. Une ou deux remarques par promotion notent simplement la gêne occasionnée par la tendance de certains étudiants à s'épancher sur leur cas personnel.

Conclusion

L'expérience conduite sur plusieurs années auprès d'étudiants inscrits dans différents cursus montre que l'éthique individuelle peut faire l'objet d'un enseignement en tant que tel et qu'il est même de l'intérêt des universités et grandes écoles de l'intégrer dans le cadre des enseignements en éthique

⁴On pourrait se demander comment concilier cette difficulté fondamentale à établir des critères objectifs d'évaluation de la pratique éthique avec l'idée que cette pratique éthique est une science expérimentale, qui appelle donc des résultats objectivables, vérifiables, comparables. C'est un point qui demanderait un développement à part. Bien que l'éthique soit l'objet de réflexion depuis des millénaires, il nous semble, d'une part, que la science expérimentale de l'éthique individuelle n'en est qu'à ses balbutiements, se doit d'élaborer ses propres outils d'évaluation et les affiner en les mettant à l'épreuve de la critique; et, d'autre part, que les outils étant élaborés, la meilleure légitimité serait que chacun les utilise pour lui-même et non pour évaluer des tiers.

existants. Sans même insister sur le développement de l'humanité en l'homme, qui en est la finalité profonde, l'un des enjeux concrets d'un tel enseignement est d'aider les étudiants à devenir plus conscients, d'une part, des conséquences de leurs actes et décisions, bonnes ou nuisibles, sur les personnes et le collectif qui en éprouveront les effets, et, d'autre part, des moyens leur permettant d'entrer dans une démarche éthique génératrice d'effets constructifs sur eux-mêmes et leur environnement.

En prolongeant cette réflexion pédagogique sur le volet de la recherche, on peut envisager que l'éthique individuelle prenne la forme d'une étude systématique des conditions de la pratique et des freins à une telle pratique. Un tel programme de recherche inclurait des modules visant à mieux comprendre l'impact des comportements non éthiques (égoïsme, indifférence, mépris, mensonge, oppression, etc.) sur le bien-être psychique et physique de ceux qui en sont les victimes, de ceux qui les produisent, l'impact lié à l'environnement humain, aux formes de croyance, notamment sur le sens de la vie, la nature du soi, etc.

L'éthique individuelle renvoie invariablement à la question de la nature du soi : qui sommes-nous, qu'est-ce qui dit « je » en nous ? Si le cours présente différents modèles en la matière, il laisse la sensibilité de chacun s'exprimer à travers des débats. Ainsi la question *Qu'est-ce qui peut motiver à une pratique de l'éthique somme toute exigeante ?* a-t-elle suscité des réponses très diverses, exprimant tout un spectre d'attitudes et de convictions : de *développer son humanité simplement pour mieux vivre ensemble* jusqu'à *développer son humanité dans une perspective eschatologique*. La réflexion sur *le genre de personne que « je » veux être* répond d'ailleurs en général à l'objection principale formulée par les étudiants : *À quoi bon se comporter éthiquement dans un environnement qui ne l'est pas ?* Si nous ne nous changeons pas nous-mêmes, c'est-à-dire si nous ne développons pas une plus grande conscience de nos pensées, émotions et actes et de leurs effets sur nous-mêmes et les autres, si nous ne tentons pas d'ennoblir nos intentions, d'acquérir une certaine maîtrise de notre ego, les changements que nos actions produisent inévitablement, que nous en soyons conscients ou non, ne contribuent véritablement ni à la préservation ou l'amélioration de notre environnement humain – familial et social – et naturel, ni à l'épanouissement de notre propre humanité.